

UNIVERSITE DE GENEVE
Institut de Médecine légale

FACULTE DE MEDECINE
Professeur J. BERNHEIM

L'ADOLESCENTE ET LE VOL

Approche psychopathologique et dynamique

THESE

présentée à la Faculté de médecine de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de docteur en médecine

par

Lilette OTT-FEURICH

de

Genève

Thèse No 3526

GENEVE
Editions Médecine et Hygiène
1976

L'ADOLESCENTE ET LE VOL
Approche psychopathologique et dynamique

THESE

présentée à la Faculté de médecine de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de docteur en médecine

par

Lilette OTT-FEURICH

de

Genève

Thèse No 3526

GENEVE
Editions Médecine et Hygiène
1976

La Faculté de médecine, sur le préavis du professeur Jacques Bernheim, autorise l'impression de la présente thèse, sans prétendre par là émettre d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Genève, le 18 août 1976

Le doyen :
Marcel Jenny

Thèse No 3526



"Un supermarché en fête plein de couleurs, j'entre. Me frotter un peu plus aux gens, toucher ta peau, sentir tes lèvres, rentrer en toi... Entre les rayons et les étalages, je marche, je sens. Il fait bon. Et puis ça me reprend comme avant l'internement, être différente, reconnue, aimée, contrarier l'ordre. Tout le monde achète avec enthousiasme les choses de la ville, moi je vole indifférente. Juste un picotement dans la gorge, frisson dans la colonne vertébrale, ma peau fourmille. Le vol ressemble à l'amour. Peur. Je m'enivre. Je me sens exister. Puis je crains de me faire remarquer. Je prends l'air désinvolte ou digne. Je me retourne, contourne, détourne, guette, prévois une excuse possible. Oh pardon, j'oubliais... mais je vais payer... je tiens à payer... je vous en prie... Je ne vole que des choses rassurantes, boîtes de haricots familiales, choucroutes maison en conserve. Du whisky et du chocolat fourré, c'est pour névrosé et solitaire.

Le directeur me dira de le suivre dans son bureau, tant pis, enfin j'attends. Quelqu'un m'aura adressé la parole, quelqu'un. Un mot, juste un, au moins. Les autres me regarderont comme une voleuse.

Je choisis. Je ne choisis pas. La main se pose. C'est la main qui a volé, pas moi. J'ai une main autonome, une extrémité aux tentacules vivants au bout d'un bras mort."

extrait de
La malcastrée
Emma Santos



Digitized by the Internet Archive
in 2026

"Pourquoi es-tu larron en mer"?

"Pourquoi larron me fais nommer"?

Villon

L'ADOLESCENTE ET LE VOL

Approche psychopathologique et dynamique

Introduction

L'évolution de la société, la modification des rôles traditionnels de la femme et de l'homme, ne semblent pas avoir modifié la proportion (beaucoup) plus faible d'adolescentes que d'adolescents ayant fait l'objet de poursuites pénales et ceci pour la même raison: le vol. Cependant le phénomène semble également répandu chez les garçons et les filles entre 14 et 18 ans. Ceci apparaît tant dans les entretiens cliniques que lors de conversations avec des adolescentes dont l'évolution se poursuit dans les limites de la normale.

La société de consommation, les grands magasins qui offrent tout à l'étalage permettent de réaliser le désir de posséder, c'est-à-dire d'être conforme à une image de soi-même complète et comparable à celle de l'autre, en particulier pour les adolescent(e)s à celle de leurs contemporains. Ce qui nous conduit à penser qu'il peut s'agir de la recherche d'identité personnelle, problème crucial de l'adolescence, aussi bien des filles que des garçons.

Pour comprendre ce point de l'évolution de l'être humain, il semble nécessaire de rappeler brièvement le développement affectif de l'enfant dès sa naissance.

Au début de sa vie, le nourrisson, du fait de son immaturité tant neurologique que physiologique est entièrement dépendant de sa mère ou du substitut de celle-ci. Il est dans l'incapacité de distinguer ses propres limites tant corporelles qu'affectives de celles de sa mère, par conséquent, il vit dans un état de fusion où il est tout dans tout, il est fait de perceptions sensorielles et de motricité. Progressivement, grâce à la maturation physiolo-

gique, il perçoit des parties de sa mère; le sein qui le nourrit, les mains qui le soignent et le caressent, le visage avec les yeux qui le regardent, la bouche qui lui parle et lui sourit. Peu à peu, il va assembler les pièces détachées de ce puzzle qui constitue la mère. C'est donc entre 6 et 8 mois qu'il perçoit sa mère comme une entité distincte de lui, séparée de lui. La perception de cette individuation est profondément angoissante pour l'enfant dont l'état de dépendance est encore quasiment total : angoisse et rage illimitées devant la menace de l'abandon, de la séparation de la mère vécue encore comme toute puissante, toute satisfaisante lorsqu'elle répond aux besoins de l'enfant, toute mauvaise lorsqu'elle ne peut combler ses désirs : le nourrir lorsqu'il a faim, lui apporter les soins du corps, ce qui lui fait découvrir le plaisir partagé et ses propres limites corporelles, et surtout, par sa présence, elle pose un cadre, à son angoisse de séparation, d'abandon qui, sans elle, serait infinie.

Au cours des mois qui vont suivre, l'enfant, grâce à sa maturation progressive tant physique qu'intellectuelle, fait de nouvelles acquisitions et expérimente que l'absence momentanée de la mère n'est pas une absence définitive: il peut garder, en lui, l'image de la mère lorsqu'elle s'absente pour un temps relativement bref, il a d'autre part découvert des moyens de se procurer du plaisir sans que la mère y soit forcément incluse physiquement. Il a donc atteint le stade de la constance de l'objet, c'est-à-dire le souvenir persistant de sa mère même si elle est absente.

Pendant les mois suivants, il consolidera le sentiment d'être une personne distincte de sa mère et, entre 2 et 3 ans, il pourra s'affirmer en disant "je". En cette même période, l'enfant va découvrir et expérimenter son autonomie dans la relation en éliminant dans le pot pour faire plaisir à sa mère, à la personne aimée. Ce n'est plus éliminer n'importe où, n'importe quand, pour se faire plaisir à soi-même, mais c'est tenir compte de l'autre, c'est reconnaître et accepter le désir de l'autre et avoir la possibilité de le satisfaire.

Le petit enfant ressent donc comme satisfaisants le partage d'un plaisir et le don d'une partie de lui-même, vécue comme bonne, par sa mère qui l'accepte avec une satisfaction égale à la sienne. C'est à cette époque, qu'apparaît la conscience de la propriété.

Plus tard, entre 3 et 4 ans, l'intérêt va se déplacer

vers une autre zone érogène: le vulve ou le pénis qui, procurent, par leur manipulation, des sensations nouvelles et plaisantes. Sensations qui soulèvent pourtant une question, tant chez la fillette que chez le garçon dont le mode de réflexion est encore tout à fait concret: l'organe visible du garçon, apparaîtra-t-il tardivement chez la fille ou les filles sont-elles des garçons qu'on a châtrés? La première hypothèse est commune aux deux sexes d'abord, parce qu'elle rassure le garçon et la fille, mais devant l'évidence constante de la différence des sexes: présence distincte du père et de la mère, des hommes et des femmes en général, la fille doit renoncer à son espoir d'avoir un pénis et accepter d'être comme sa mère à laquelle elle va s'identifier pour être aimée de son père et être confirmée par lui dans son identité sexuelle. La revendication phallique qui a précédé cette phase du développement affectif, communément appelée "l'Oedipe", s'est détournée de son but initial, impossible à atteindre, pour se fixer dans le désir d'avoir un enfant, du père d'abord, puis, plus tard, d'un homme étranger à la famille.

La présence affective du père est essentielle à ce moment du développement de la fille car l'intérêt qu'il lui porte, aide l'enfant à se distancer affectivement de sa mère, cette mère toute-puissante par le fait qu'elle était celle qui pouvait combler jusqu'alors tous les désirs de son enfant mais aussi renoncer à les satisfaire et par conséquent confirmer l'enfant dans sa faiblesse et son impuissance. L'attachement de la fille à son père médiatise la relation fille-mère et permet alors, à l'enfant de s'identifier sans trop de danger à sa mère, le père paraissant plus puissant que la mère, puisque porteur d'un organe visible que la mère ne possède pas.

De 6 à 10 ans, la fillette comme le garçon, investit les activités tendant à la connaissance intellectuelle qui permet une plus grande autonomie ainsi que les activités sociales avec les contemporains; où des règles inventées et acceptées par tous donnent une certaine cohésion au groupe et permettent des réalisations collectives où chacun trouve du plaisir, (ex. "gendarmes et voleurs", "main chaude" etc...) et une conformité rassurante en dehors de la famille. Cette phase dite de "latence" a pour but de consolider la distinction entre la réalité intérieure (fantasmes, imagination) et réalité extérieure.

Entre l'âge de 10 à 12 ans, période de la préadolescence, la fillette commence à se préoccuper des transformations physiques qu'elle voit apparaître chez ses aînées, groupe qui l'ex-

clut puisqu'elle n'est pas encore initiée, elle est encore "une petite". Cette exclusion renforce sa curiosité, elle s'intéresse aux organes sexuels, non pas dans un but de relation avec l'autre mais dans le sens de l'intégrité, de la conservation, du fonctionnement. Devant le mystère de la puberté prochaine, la fillette intensifie son effort de compréhension et d'adaptation à la réalité. Il est évident que ce mouvement progressif est une défense contre l'attirance régressive vers la mère-abri, refuge des premières années, mais aussi mère frustrante, interdicienne et qui est alors vécue comme dangereuse. L'activité des filles de cet âge est donc un effort de libération à l'égard de la mère.

De 12 à 14 ans, période dite de la première adolescence, selon la classification de P. Blos, la jeune fille voit apparaître ses règles. Cet événement, confirmant la féminité de la jeune fille, va lui permettre, à la fois, "de renoncer à la dépendance maternelle d'une part et de s'identifier à la mère en tant que prototype reproducteur d'autre part" (6) (P. Blos). Il est évident que la relation antérieure mère-fille ainsi que l'attitude de la mère face à cet avènement vont faciliter ou rendre difficile l'intégration des mouvements affectifs divers et souvent contradictoires qui agitent la jeune fille à cette époque.

L'attitude du père face à l'épanouissement de la féminité de sa fille est lourde de conséquences pour l'adolescente: essayant de se rendre indépendante de sa mère, elle a besoin de l'appui, même tacite de son père, d'être soutenue par son approbation dans son acceptation de son identité sexuelle. Il est le premier homme auquel elle est attachée, qui la reconnaît et la confirme en tant que femme.

Dès lors, se sentant appréciée, elle peut se tourner vers l'extérieur, la société, les copains, à la recherche de confirmations venues d'ailleurs, hors de la famille, à la recherche du partenaire avec qui elle pourra réaliser sa sexualité et sa féminité enfin personnellement assumées.

Il est bien évident que cette période de 14 à 18 ans, survolée en quelques phrases, est longue, semée de doutes, d'hésitations, de replis sur soi-même, d'expansion vers l'extérieur souvent peu cohérentes apparemment, d'identifications passagères et provisoires, d'essais de toutes sortes qui restent sans lendemain. La conquête de l'autonomie est un chemin difficile à parcourir et la réalisation de soi-même une tâche ardue.

Exposition des observations

C'est dans le cadre des activités de la division de psychiatrie de l'Institut de médecine légale que nous avons rencontré la plupart des jeunes filles ayant commis des larcins. Nous avons choisi dix cas. Les trois derniers nous ont paru particulièrement significatifs et ont été présentés et discutés de façon plus détaillée.

Denise
(cambrionage de
pharmacie pour ob-
tenir des opiacés)

est une jeune fille de 17 ans et 6 mois, au type méditerranéen prononcé, obèse.

Ses parents, tous deux Italiens, se sont mariés six mois avant sa naissance, contraints par la grossesse, ce que le père reproche encore à la mère. D'emblée Denise est placée en pouponnière car le couple ne s'accorde pas, les bagarres sont fréquentes et bruyantes, motivant de nombreuses interventions de la police. Lorsque Denise a 1 an et demi, un arrêté d'expulsion est prononcé contre la famille, le recours est refusé. Les parents se séparent et le père prend en charge la petite fille, qu'il va entreposer deci delà au gré de ses vagabondages hors de Suisse, poursuivi par la mère qui veut lui reprendre l'enfant et peut-être aussi reprendre la vie conjugale. Quatre ans après, lorsque Denise a 5 ans et 6 mois, la famille se réinstalle à Genève. La fillette est placée par ses parents dans une institution privée où elle commence sa scolarité et la poursuivra en internat jusqu'à l'âge de 8 ans. A ce moment naît son frère et sa mère lui fait réintégrer le milieu familial, afin que Denise puisse collaborer aux soins du ménage et du bébé.

Le père est instable à son travail, impulsif, colérique, très fruste, il a fait une décompensation qui l'a conduit pour quelque temps en clinique psychiatrique. La mère, débile mentale, arriérée affective, imprégnée de pensée magique, travaille comme aide-ménagère dans une crèche.

Dès son retour dans la famille, Denise entre dans la classe de l'Instruction publique correspondant à son âge. Elle n'arrive pas à suivre le programme en raison d'un retard scolaire et de troubles du comportement. Elle est donc transférée un an plus tard dans une classe à petit effectif où elle se montre instable, et provocante à l'égard des garçons. Elle a sa ménarche à 9 ans et demi.

Quant à ses relations familiales, elle méprise et domine sa mère car elle est normalement intelligente et jouit d'une grande facilité d'élocution mais elle la protège face aux violences du père. Ses sentiments à l'égard de ce dernier sont ambivalents : à la fois, elle obtient tout de lui: argent, permissions de sortir, soutien face à la mère, admiration pour sa vivacité et sa "débrouillardise", c'est elle qui écrit les lettres officielles, fait les démarches indispensables (elle seule parle bien et écrit en français). Mais, simultanément, il la dévalorise en lui disant que si elle continue à être provocante avec les garçons, elle finira sur le "trottoir". Dans ces moments-là, il la surveille jalousement, va l'attendre à la sortie de l'école et ne lui permet pas d'avoir du retard sur l'horaire qu'il a prévu pour elle.

Denise est attachée à son petit frère qui s'avérera psychotique à son entrée à l'école, elle voudrait, dit-elle, "lui éviter ce qu'elle-même a vécu".

A 13 ans et demi, l'adolescente part en fugue avec une camarade passe la frontière et vit de prostitution pendant six semaines dans une ville des environs, chez un homme qui l'héberge et la "protège". A son retour, déprimée, fortement culpabilisée, elle retourne avec soulagement à l'école. Son institutrice l'aide avec beaucoup de bienveillance et de compréhension. L'année scolaire se termine bien. L'année suivante est marquée par deux tentamens aux médicaments qui expriment le profond désarroi dans lequel se trouve Denise, son besoin régressif de fusion, de maternage, qui seront satisfaits temporairement à la clinique de pédiatrie.

Le milieu familial reste inchangé et diverses tentatives de placement de Denise échouent en raison des trop lourdes difficultés qu'elle présente.

A l'âge de 15 ans, l'adolescente, toujours dans sa famille, entre aux ateliers d'intégration professionnelle mais les tentamens aux médicaments se multiplient et cette fois, avec la volonté exprimée de mourir. Elle est donc placée en urgence dans un foyer d'accueil et continue sa classe de pré-apprentissage mais Denise se signale par son absentéisme et elle commence à s'alcooliser.

Elle a 16 ans lorsqu'elle refait un tentamen qui la conduit en clinique psychiatrique où elle reste un an. Elle

s'installe dans l'institution où elle a retrouvé "un berceau" une présence chaleureuse et constante et où elle a pu dire que son père l'avait incestée quand elle avait 8 ans, à son retour dans la famille.

Cependant, à 17 ans, elle sort pour retourner au foyer d'accueil et devient très vite héroïnomane. A 17 ans et demi, Denise vit avec un ami, également toxicomane et c'est en état de manque que tous deux vont cambríoler une pharmacie. Elle n'avait jamais volé avant cet épisode.

Cette adolescente au lourd passé institutionnel, n'a pu établir avec sa mère qu'une relation faite d'une revendication affective massive et jamais satisfaite du fait des carences de celle-ci, frustration si globale qu'elle engendre haine et mépris. Avec son père a existé une relation sexualisée trop précocement, apportant certes des gratifications narcissiques mais à une personnalité trop fragile. A l'adolescence, elle s'effondre dans l'abîme de la fusion, de l'illimité qu'elle essaie d'atteindre par l'héroïne.

Elisabeth
(vols de vêtements)

est une jeune fille de 15 ans et 3 mois, mignonne et toujours bien soignée, au contact facile. Elle est décrite comme nerveuse, agitée, indisciplinée, avide d'affection, éprouvant un intense besoin de se faire remarquer dès sa tendre enfance. Si elle paraît avoir été acceptée à sa naissance, sa mère eut cependant beaucoup de peine à l'assumer, étant peu présente à la maison du fait de sa profession de sommelière.

A l'âge de 6 ans, elle est confiée à une institution pour quelques mois, période coïncidant avec l'instance en divorce de ses parents. Elle a 7 ans lorsque les parents se séparent. Elisabeth est confiée à son père qui se remarie aussitôt et elle est accueillie comme l'enfant du nouveau couple.

A 9 ans, sur le conseil d'un psychiatre qui craignait une évolution vers un comportement "caractériel", elle est retirée du milieu familial et placée dans une institution (autre que la première). Son père la reprendra à la maison dès l'année suivante.

A 14 ans, elle entre en classe de fin de scolarité. Dès lors, la situation se détériore à la maison: Elisabeth va

et vient comme elle l'entend, n'accepte plus l'autorité de sa belle-mère, fait des fugues dont la plus longue fut de 10 jours. C'est au cours de ses escapades qu'elle vole des vêtements dans les grands magasins.

Ce qu'elle exprime de son père et de sa belle-mère montre des relations ambivalentes avec une préférence marquée pour le père, objet d'admiration et de conquête féminine.

A propos de ses relations avec sa belle-mère, elle précise que les difficultés sont récentes et qu'auparavant, elle ne sentait pas de discrimination entre elle et ses demi-frères. La notion d'un conflit conjugal larvé a achevé de rendre précaire et angoissante, au sein de la vie familiale, la position de cette adolescente devenue l'alliée fidèle du père. Les fugues loin du domicile paternel, fugues culpabilisées, répondant au besoin de fuir, d'échapper à une situation devenue trop angoissante. Elle revient cependant dans sa famille avec des vêtements volés pour plaire à son père et inconsciemment se faire punir de désirer "le prendre" à sa belle-mère.

Françoise
(vols de pantalons
et de jupes)

est une jeune fille de 14 ans et 8 mois qui se présente comme une gentille petite fille en face de l'adulte. Passive à l'entretien, elle présente des signes d'émotivité triste lorsque sont évoquées les situations d'abandon vécues autrefois, ou encore le malheur et la maladie de sa mère.

Françoise est née en Italie où sa mère s'occupe d'elle jusqu'à 8 mois puis la confie à une tante.

De 8 à 10 ans, elle est recueillie par un orphelinat catholique et, de 10 à 12 ans, elle retourne chez sa tante. Elle rejoint ensuite sa famille à Genève.

C'est à l'âge de 6 ans qu'elle fait la connaissance de ses parents, s'attachant étroitement à sa mère, découvrant un père violent, alcoolique et oisif, objet de la réprobation générale. Elle a beaucoup souffert lors du départ de ses parents, se sentant complètement abandonnée.

Elle trouve des consolations à travers ses poupées, investies à la façon d'objet transitionnel pour lutter contre la dépression.

Malgré les bouleversements de son existence, l'intégration au groupe scolaire, aux études, à la vie au village se réalise d'une manière favorable.

Le passage à l'orphelinat pendant 2 ans, (par décision attribuée au père) détermine une dépression manifeste sur la base d'une situation d'abandon réalisé. Françoise présente des défenses contre les sentiments dépressifs sur le mode d'un comportement oppositionnel avec incapacité d'établir des relations positives avec les soeurs. Néanmoins, l'adaptation de Françoise à l'école reste bonne; elle est première de classe et encore relativement disciplinée.

L'arrivée à Genève, dans la famille, pourtant longtemps désirée, ajoute son poids de difficultés à tout ce qui précède et débouche sur un désinvestissement scolaire. A l'absentéisme scolaire s'ajoute les fugues: plusieurs d'entre elles durent de 8 à 15 jours, toujours déclenchées par le comportement violent d'un père ivre qui la rejette, ne lui épargne pas les coups, brise les poupées, déchire ses habits ou fait violence à la mère en sa présence.

Françoise, manifeste un attachement angoissé à l'égard d'une mère faible, dépressive, anxieuse, de santé précaire, se présentant en victime, tyrannisant son entourage à travers la douleur physique et morale.

Elle éprouve une vive agressivité refoulée à l'égard d'un père ressenti comme un être entièrement mauvais, pour lequel elle n'éprouve aucun sentiment positif et qu'elle rejette.

Cette adolescente abandonnique et particulièrement narcissique, ayant besoin d'être constamment valorisée pour ne pas se sentir vide et incomplète, se rassure par le culte du corps à travers les toilettes et les soins de beauté. Elle exhibe son corps pour être considérée comme belle par les autres et pour se sentir ainsi exister dans le désir d'autrui. Les vols de vêtements dans les grands magasins sont effectués dans ce but.

Géraldine
(cambrilage et
vol d'éperons et
d'autres articles
pour son cheval,
recel de talkie-
walkie)

est une grande jeune fille de 16 ans et 2 mois, blonde, apparemment en bonne santé physique, qui s'exprime sans émotion mais avec détermination.

Son père, journaliste, est un éthylique chronique, rejeté par sa fille sous prétexte de sa faiblesse. Sa mère est

secrétaire à mi-temps, très préoccupée de l'avenir de sa fille. Elle est l'objet de sentiments ambivalents de la part de Géraldine.

L'adolescente réside au domicile de ses parents et a fait une bonne scolarité jusqu'à 14 ans. A cette époque, elle désinvestit l'école et termine par un échec. Elle consent ensuite à un apprentissage de téléphoniste avec un salaire de Fr. 600.-- par mois, uniquement pour subvenir aux frais de pension d'un cheval de course qu'elle monte trois fois par semaine. Ses parents ont avancé la somme nécessaire à l'achat de l'animal.

Son cheval est investi comme unique objet d'amour (objet narcissique) et l'adversaire qu'il faut maîtriser sans cesse pour n'être pas maîtrisée par lui. Il canalise ainsi les pulsions agressives dans un combat pacifique et érotisé, source de plaisir et de satisfactions narcissiques. Son cheval est sa chose, c'est un peu ce qui la maintient en vie.

Géraldine est menacée de renvoi par son employeur, après quelques mois d'apprentissage, en raison de ses troubles du comportement mais elle refuse d'envisager tout autre projet étant donné son "horreur du travail et son intolérance absolue à toute discipline, elle se veut entièrement indépendante. Consentir à un apprentissage serait, selon elle, abdiquer toute personnalité".

C'est avec un copain qu'elle a effectué un cambriolage, sans préméditation, l'idée étant survenue au hasard d'une promenade. Elle ne voit aucun inconvénient à prendre le bien d'autrui, indifférente à tout ce qui n'est pas son cheval!

La dépression apparaît quand Géraldine est seule, elle s'efface lorsque la réalité est suffisamment stimulante pour déterminer les réactions agressives. Le cambriolage réalisé a également la signification d'un acte agressif qui la libère de sentiments dépressifs.

Henriette
(vols de sacs et
foulards à l'éta-
lage)

est une adolescente de 17 ans et 5 mois très angoissée, constamment au bord des larmes. Elle est la cadette d'une fratrie de 3 enfants et habite chez sa mère, divorcée lorsqu'elle avait 8 ans. Henriette n'a plus revu son père depuis de nombreuses années, à l'exception de quelques instants l'an dernier. Elle pleure à l'évocation de cette rencontre trop brève et cherche à innocenter

son père qui l'a abandonnée en rendant responsable l'inimitié de la belle-famille. Le père "absent" est manifestement idéalisé. Elle éprouve des sentiments ambivalents à l'égard d'une mère puissante, très présente et exigeante, dont elle est dépendante, avec le désir à la fois de maintenir et de se débarrasser de cette dépendance.

Les vols d'objets de toilette pour se parer, se faire belle, répondent au besoin de trouver des compensations affectives et une réparation narcissique. Toutefois, étant donné une conscience morale intériorisée, les vols aggravent d'un autre côté la culpabilité et entraînent des sentiments dépressifs.

Ida
(vols de Fr.1.800.-
à son patron)

est une jeune fille de 16 ans et 9 mois grande solidement charpentée, aux traits un peu frustes.

Les premières années de la vie de l'adolescente sont mal connues mais il semble que les soins les plus élémentaires lui ont manqué de la part de sa mère qui se serait complètement désintéressée d'elle. Après le divorce de ses parents, Ida est placée alternativement chez sa grand'mère maternelle et chez sa grand'mère paternelle. Elle ne se serait pas adaptée à tous ces changements. Longtemps énurétique nocturne, elle se serait montrée très colérique, se jetant par terre, se frappant la tête contre le sol.

Son père serait probablement légèrement débile, très travailleur, peu nuancé, susceptible et violent. Il aurait été lui-même presque toujours placé dans des orphelinats dans son enfance. Les relations d'Ida avec son milieu familial sont toujours empreintes de violence et d'une grande grossièreté de langage. Ses colères sont souvent provoquées par des attitudes qui la révoltent. Quant à sa relation avec sa mère, elle ne trouve jamais aucun soutien lorsqu'elle va chez elle pour trouver du réconfort.

D'emblée, dans l'entretien, elle se montre désinhibée, sans conscience morale ni culpabilité concernant, par exemple: le vol de fr. 1.800.- qu'elle a commis à l'égard de son patron. Il semble que la notion de plaisir immédiatement satisfait soit le premier motif de ce vol. D'autre part, c'est aussi une revendication de puissance, pour elle qui se sent si impuissante face à autrui. Elle a, du reste, dépensé cet argent pour s'acheter des objets qu'elle désirait (disques, objets décoratifs pour sa cham-

bre et vêtements) et pour offrir à des copains des satisfactions dans le but d'être elle-même aimée et appréciée.

Jacqueline
le Fr.1.200.-
s la caisse
t elle est res-
sable)

est une grande jeune fille de 17 ans et 6 mois, blonde avec une touffe de cheveux impressionnante, propre mais non coiffée. Le contact s'établit facilement, Jacqueline s'exprime clairement et fait un effort de réflexion pour exprimer son vécu de façon précise. Son enfance, dit-elle, n'a rien présenté de remarquable, sa mère ayant renoncé à toute activité professionnelle lorsqu'elle a eu son fils de deux ans plus âgé que Jacqueline. Elle s'est montrée tendre et chaleureuse pour ses jeunes enfants mais s'est révélée hyperprotectrice et dépassée par les revendications et oppositions de ses enfants devenus adolescents. Le père, bien inséré socialement, occupant un poste de cadre est vécu comme plus solide et adéquat que la mère, Jacqueline l'exprime en ces termes: "Je me suis beaucoup affrontée à lui car nous avons des caractères tout à fait semblables, c'est-à-dire que quand nous avons une idée en tête, personne ne peut nous la faire sortir"!

Jacqueline a commencé à fumer du haschisch à 13 ans pour faire comme ses copains et transgresser les interdictions familiales. Par la suite, elle désinvestit tout effort personnel sur le plan intellectuel ou de réalisation pratique. Elle a vécu de petits travaux temporaires.

A 16 ans, en compagnie de son frère et deux camarades garçons, elle décide de partir au Maroc contre l'avis de ses parents qui ne voient cependant aucun moyen de les retenir. Au Maroc, ils se rendent dans une région où l'on cultive le haschisch et se font arrêter en possession de 5Kg de cette drogue. La jeune fille restera emprisonnée 5 mois, car, dit-elle, "là-bas, la justice oublie les gens en prison". Elle aurait vu, seule Européenne parmi les femmes arabes, une femme emprisonnée depuis 2 ans et demi pour une poule volée. Au cours de cet emprisonnement, son frère paraît avoir eu un épisode de désorganisation psychotique, un délire de persécution. Elle semble avoir gardé une conscience assez nette de la réalité et, en désespoir de cause, voyant qu'elle ne parviendrait pas à sortir de prison sans intervention extérieure, (qu'elle refusait tout d'abord, pour ne pas inquiéter ses parents), elle s'y résout et son frère et elle sont rapatriés.

Après son retour, elle travaille dans une famille où elle garde les enfants et y trouve des satisfactions (elle ne

consomme plus de drogues) mais, devant également participer aux travaux du ménage, elle est dégoûtée ("refus d'identification à sa mère") et quitte son emploi.

Elle devient caissière dans un magasin à grande surface mais ne trouve "ni intérêt, ni but à sa vie": "les gens passent, ils ne disent ni bonjour, ni au revoir; je me suis sentie comme une machine... C'est pourquoi j'ai commencé à "sniffer" = (priser) de l'héroïne! Comme mon salaire ne me permettait pas de payer les doses, j'ai pris à plusieurs reprises de l'argent dans ma caisse, au total Fr. 1.200.-. Sur le moment même, je n'ai pas eu conscience que c'était mal, mais après m'être évadée par l'héroïne, je me sentais encore plus bas, encore plus désespérée, très coupable!... Maintenant, si j'envisage mon avenir, je ne peux pas consacrer ma vie à l'acquisition d'un bien-être matériel que je possède déjà chez mes parents, je dois trouver un idéal, un but à ma vie... J'aimerais faire une école de nurse ou de jardinière d'enfants, donner quelque chose de moi!"

En bref, Jacqueline ne s'est pas encore redéfinie dans un système relationnel nuancé où plaisir et déplaisir voisinent; elle éprouve des satisfactions à s'occuper d'enfants mais refuse les tâches ménagères (identification partielle à la mère), elle travaille à l'extérieur de la "maison" comme son père mais ne pouvant établir aucune communication avec l'autre, elle échoue dans sa tentative d'identification paternelle. Le compromis acceptable sera probablement, comme elle le propose, qu'elle puisse s'occuper professionnellement d'enfants.

Adélaïde
(vols de vêtements
et de Fr. 2.600.-)

est une jeune fille de 16 ans, conforme par sa stature et son aspect physique à son âge. Elle nous est envoyée par le Tribunal de la Jeunesse car elle a commis de nombreux petits larcins et finalement un vol de Fr. 2.600.- au détriment de son oncle paternel.

Elle est la cadette d'une fratrie de 3 enfants et elle ne montre que de l'indifférence pour ses 2 frères aînés qui ont été placés dans des familles éloignées des lieux où elle se trouvait elle-même. Les renseignements anamnétiques nous sont communiqués par la mère, qui est vague et floue dans ses observations concernant sa fille, dans la remémoration des événements

et des dates.

La grossesse aurait été désirée et sans particularité. L'accouchement a eu lieu à domicile, sans assistance car il aurait été inattendu à cette date-là, prématurité de 15 jours. C'était un accouchement céphalique. L'enfant a crié tout de suite. Le lendemain, mère et fille étaient transportées à l'hôpital. Le poids du bébé à la naissance était de 3kg et la taille de 49/50cm. L'allaitement maternel a duré une semaine. Sevrage et alimentation artificielle sans particularité. Développement psycho-moteur: assise à 6 mois (?), marche à 11-12 mois (?). Langage: aurait dit ses premiers mots à 14 mois (?). Dès l'âge de 18 mois, la mère place sa fille chez sa propre mère et elle ne sait plus rien de précis à son sujet, "ça allait bien". En fait la discipline sphinctérienne n'est pas encore complètement acquise; l'encoprésie est encore signalée en 1969. Une énurésie a persisté jusqu'à cette année et quelques épisodes énurétiques peuvent encore survenir.

Lorsque Adélaïde a 4 ans, son père étant revenu d'une cure à la montagne pour tuberculose pulmonaire, elle retourne vivre avec ses parents. Nous n'avons aucun élément concernant ses réactions affectives lors de cette séparation d'avec sa grand-mère et la rencontre qu'elle a faite avec son père qui était pour elle un inconnu. Les moyens financiers de la mère étaient si bas qu'elle n'a jamais pu conduire ses enfants auprès de leur père. Il semble que ce retour au milieu familial ait été un échec puisqu'elle est à nouveau confiée à sa grand-mère jusqu'à l'âge de 6 ans, époque où elle réintègre sa famille et commence l'école.

A 7 ans, elle est signalée à la consultation médico-pédagogique pour école buissonnière, vols et oppositions. Aussitôt, sans préavis ni préparation, sa mère la place dans un internat où son encadrement pédagogique lui est offert, sans modification, semble-t-il de son comportement. Elle reste environ 18 mois dans cette institution puis elle est reprise par la famille qui déménage dans une autre ville de Suisse romande où Adélaïde est scolarisée dans une classe spéciale.

En novembre 1969, la famille vient s'installer à Genève. La fillette a 10 - 11 ans et est intégrée en classe ordinaire (manque de place en classe à petit effectif). L'examen fait au service médico-pédagogique en février 1969 conclut: "Débilité intellectuelle avec retard du langage et pauvreté graphique concomitants chez une enfant souriante et bien adaptée à la situation

d'examen". (Q.I. homogène de 69 au WISC). Elle ne peut suivre le programme correspondant à son âge et elle souffre de l'ostracisme que ses camarades lui font subir car elle est encoprétique et sent mauvais. Personne ne veut s'asseoir à côté d'elle. Sa mère semble avoir été totalement dépourvue d'idées quant aux soins et à l'entretien de sa fille devant ce trouble.

De septembre 1969 à juin 1971, Adélaïde est intégrée dans un semi-internat où elle peut établir une bonne relation avec son institutrice qui la décrit en juin 1971: "Grande fille très douce, effacée, très sensible, elle a repris un peu confiance en elle-même car son travail est devenu régulier et souvent très bon. En classe, elle se montre obéissante et calme. Mais, lorsqu'une difficulté surgit, Adélaïde perd encore vite pied, s'affole, paraît terrorisée et n'arrive pas elle-même à surmonter son angoisse". Plusieurs fois dans l'année, on l'a vue pleurer parce que, disait-elle, "mes camarades se moquent de moi".

En septembre 1971, Adélaïde passe en classe de fin de scolarité. Dans ce milieu, elle n'a plus de relation personnalisée, sécurisante avec son institutrice et, livrée à elle-même, elle erre en ville, cherche un soutien auprès d'un garçon placé en institution. Temps, lieux, personnes, tout est flou, confus, Adélaïde est complètement désorganisée. Cette situation se prolonge car les parents ne répondent pas aux convocations du service médico-pédagogique où Adélaïde est resignalée. Cependant la situation s'aggrave, la jeune fille est battue à la maison et rejetée par sa classe.

En mars 1972, la mère influencée par l'institutrice et l'assistante à la Protection de la Jeunesse, se rend à la consultation du Service Médico-pédagogique où elle fait comprendre à la psychologue "que tout autre personne est mieux placée qu'elle pour s'occuper d'Adélaïde".

Au début de septembre 1972, la jeune fille ne se présente pas à l'école mais elle est vue, errant en ville, elle prétend être dans un foyer et ses parents en vacances à Monaco. L'institutrice demande des précisions à la mère et se fait injurier par celle-ci. Il semble qu'entre-temps Adélaïde s'est réfugiée chez sa grand-mère.

Le 19 septembre 1972, elle entre dans une institution d'Outre-Sarine accompagnée par l'assistante sociale et sa mère.

Adélaïde pleure lors de leur départ mais semble s'adapter les jours suivants. En effet, dans ce milieu bienveillant mais ferme où les exigences sont clairement formulées et adaptées au niveau intellectuel de la jeune fille, elle obtient un certain rendement et peut entrevoir après 3 ans, un certificat de travaux ménagers, certificat très valorisant pour elle.

Cependant, à l'occasion des vacances, moment où les pensionnaires doivent quitter l'institution, Adélaïde est angoissée. Il en est de même au retour, après les vacances. Son angoisse devient submergeante; elle est agie dans la fugue, le vol d'argent et de vêtements qui sont les supports de la décharge de la tension. Ensuite, Adélaïde revient à un état d'inertie, d'apathie, d'objet que l'on peut manipuler, assumer ou abandonner.

Lors des entretiens, elle se montre collaborante, fournissant à l'interlocuteur un récit qu'elle pense devoir adapter au désir de l'autre. Lorsqu'elle est rendue attentive à quelques contradictions assez grossières dans son récit, elle passe sans hésitation, ni embarras, à un nouveau récit apparemment aussi plausible que le premier, avec le même air d'authenticité mais tout aussi dépourvu d'affect. On peut ainsi obtenir d'Adélaïde autant de versions différentes du même événement qu'on veut.

Ses références au temps, à l'espace sont floues, vagues. Elle n'existe pas en tant qu'individu mais en tant que désir de l'autre auquel elle cherche à plaire pour ne pas être rejetée. Si l'autre a un geste, une parole un peu vifs, une intonation ressentie comme impatiente, une critique justifiée mais intolérable pour elle, elle se sent fondamentalement abandonnée, un objet mauvais devenu inutile. Elle doit donc disparaître et elle fugue pour se réfugier, tant que cela a été possible chez sa grand-mère, probablement vécue comme une mère toute-puissante, donnante, fusionnelle, avec laquelle elle se sentait un bon objet.

En fait dans une relation non dirigée avec l'adulte, Adélaïde se tait, devient amorphe, inerte, fusionnelle. A la question "que se passe-t-il pour vous maintenant?", elle répond, sortant à peine de son engourdissement: "Rien, je me sens bien". Sa vie fantasmatique est extrêmement pauvre, de même que ses intérêts intellectuels. Elle ne peut évoquer son passé, elle ne peut se projeter dans l'avenir qu'avec des projets qui ne tiennent pas compte des exigences de la réalité. Son absence d'identité personnelle la rend malléable, suggestible et explique qu'elle

ait accepté les sollicitations homosexuelles d'une de ses camarades dans le lit de laquelle on l'a retrouvée. Elle parle sans culpabilité et sans réserve de cet épisode: "Je m'entends bien avec elle, elle est ma meilleure copine. Je dors avec elle, comme ça, elle n'a pas peur que je fugue avec les autres. Elle est venue vers moi quand j'étais seule!" En fait, Adélaïde s'est sentie prise en charge comme un bébé dans les bras de sa mère. Non pas la mère sexuée, femme du père mais la mère prégénitale clivée en "toute bonne" ou "toute mauvaise": la mère, les camarades-filles, les religieuses, les éducatrices sont vécues comme sécurisantes et bonnes tant qu'elles ne manifestent que des intentions bienveillantes. Le père et les hommes en général étant vécus comme "la mauvaise mère archaïque", écrasante et impitoyable. "Mon père gueule pour rien du tout, alors je pars". "Il est très violent et si je reste avec lui, je ne serais plus en vie. Je crois qu'il ne m'aime pas depuis toujours!" C'est dans cette perspective que s'inscrit le vol de Fr. 2.600.- au préjudice de l'oncle, homme d'un âge proche de celui du père: acte revendicatif et chargé de haine très primitive visant à récupérer un peu de cette toute-puissance mauvaise qui l'accable et la rejette, tentative aussi d'affaiblir la divinité cruelle de l'adulte.

Dans cette famille, où l'argent est investi comme moyen et but d'existence, principale préoccupation et intérêt dominant de la mère, Adélaïde essaie de se situer, de résister à l'angoisse massive qui la submerge en se servant de ce qui lui paraît être l'instrument de la toute-puissance parentale: l'argent. Elle utilise du reste, en partie cet argent pour s'acheter des vêtements qui vont, pressent-elle, lui donner une forme, un contenant puisque le contenu est insaisissable, indéterminé et informe mais envahissant et illimité.

En fait, ressentir, vivre ses affects et ses sentiments, représente pour Adélaïde depuis sa plus tendre enfance un danger mortel: vivre ses propres émotions pourrait entraîner son abandon et son rejet par sa mère, c'est-à-dire sa mort affective. De là son indifférence, sa froideur, le non-investissement d'elle-même, et par conséquent de l'absence chez elle d'une authentique réalité intérieure et extérieure.

Le dernier "appel" désespéré à la compréhension, à l'investissement par la mère s'est manifesté sous forme d'énurésie mais ce symptôme a été ressenti par les parents comme une agression

et a renforcé leur rejet. Progressivement, le symptôme s'est vidé de son sens symbolique et si, actuellement, la discipline sphinctérienne est acquise, c'est que cette manifestation n'a plus de raison d'être: Mais les actes délictueux apparus dès la scolarisation n'ont-ils pas la même signification et ne provoquent-ils pas le même rejet chez les parents? "Je veux lui mettre un tuteur, comme ça ce n'est plus moi qui en aurais la charge!" disait le père.

En résumé, l'indifférence affective d'Adélaïde, sa débilité intellectuelle, sa pauvreté fantasmatique, son absence d'identité et donc de limite entre son interlocuteur et elle, donnent l'impression d'un tableau clinique de psychose refroidie ayant précocement évolué vers la débilité mentale.

Ce tableau de psychose ayant évolué vers la débilité est caractérisé par une non-individuation avec la mère primitive qui entraîne un mauvais contact avec la réalité, des errances, une absence de relation d'objet (les personnes sont interchangeables, c'est-à-dire interprétées par rapport à une relation maternelle primitive), une sexualité primitive diffuse avec beaucoup de contact fusionnel sans différenciation des sexes, un besoin de remplissage du vide intérieur par le désir de l'autre, une recherche de satisfaction immédiate sur un mode oral, des épisodes d'angoisse et de dépression à connotation psychotique.

Les vols d'argent et de vêtements semblent devoir être considérés comme une recherche archaïque d'identification propre et de communication avec l'autre, selon un mode de revendication primitive, d'agressivité voire de haine sans rapport avec le besoin d'acquiescer et de se valoriser qu'on rencontre chez d'autres adolescentes.

Béatrice
(vols de motos,
argent, produits
cosmétiques)

est une jeune fille de 16 ans et 4 mois lors de notre première rencontre. Grande, solide, bien bâtie, son allure et ses traits sont cependant féminins. Elle est actuellement placée dans une institution pour jeunes filles dites "difficiles" mais sa sortie est imminente car elle vit son placement comme une punition et elle est trop individualiste et indépendante pour s'insérer dans le groupe. Elle considère l'institution comme un hôtel. Elle maintient une activité professionnelle stable.

Béatrice est une fille illégitime née de père inconnu, que sa mère a placée peu après sa naissance dans une famille nourricière constituée par le couple de parents et leurs 2 enfants, une fille et un garçon, famille que Béatrice a considéré comme la sienne bien que sa mère ait gardé des contacts avec son enfant pendant trois ans. Au moment de son mariage, elle espase les rencontres puis, à la naissance d'un bébé, exclut sa fille du milieu familial.

Lorsque la fillette a 8 ans, sa mère la reprend brusquement car elle a des difficultés à payer sa pension. Il semble que cette période fut partiellement pénible pour Béatrice: sa mère partait le dimanche se promener avec son mari et leur enfant et laissait la petite fille à la maison. Cette dernière était enfermée seule dans une chambre pendant des heures. Elle n'avait pas le droit de jouer avec son demi-frère sous prétexte qu'elle pourrait lui faire du mal. Elle fut battue. A l'école, elle était renfermée, repliée sur elle-même, souvent distraite, n'osant pas s'exprimer. Elle est alors retirée de chez sa mère et placée pendant quelques mois en école d'altitude puis, à 9 ans, Béatrice réintègre définitivement sa famille nourricière.

Elle suit une scolarité normale jusqu'à l'âge de 14 ans. La situation scolaire se dégrade ensuite, la jeune fille manque de plus en plus souvent l'école et rentre chez ses "parents" de plus en plus tard. Un vol commis dans un grand magasin, est la goutte d'eau qui fait débordre le vase. La famille nourricière est dépassée, les parents ne comprennent pas son "ingratitude". De plus, le père nourricier est malade. C'est ainsi que Béatrice s'est retrouvée dans l'institution où nous l'avons rencontrée.

En cours d'entretien, elle dit avoir commencé à prendre de l'argent mais par petites sommes dans le porte-monnaie de sa mère nourricière, à 10 ans. Avec les quelques sous qu'elle avait "piqués", elle achetait des bonbons dont elle gardait quelques-uns pour elle et dont elle distribuait la plus grande partie à ses camarades. A l'époque, elle n'avait pas d'argent de poche et lorsque sa mère nourricière s'est aperçue qu'elle prenait ces petites sommes dans son porte-monnaie, elle lui a donné de l'argent par semaine. Dès ce moment-là, elle a renoncé à se servir elle-même.

A 13 ans, elle dit avoir commis son premier vol en compagnie d'une camarade dans un supermarché: il s'agissait d'une

lampe de poche car elle avait décidé de fuguer la nuit suivante. Elle s'est fait arrêter tout de suite et semoncer par le gérant. Ses parents adoptifs ont dû payer une amende de Fr. 50.-.

Elle vit apparaître à cette époque sa ménarche. Comme, dit-elle, sa mère adoptive ne voulait pas qu'elle se maquille, elle se mit à voler des cosmétiques dans les grands magasins: rouge à lèvres, vernis à ongles, faux-cils, fard à paupières, etc... Puis, elle vole des vêtements c'est-à-dire des pulls et même des jeans. Elle explique la technique qu'elle utilisait: dans un grand magasin, elle prend deux paires de jeans, l'une recouvrant l'autre. Dans la cabine, elle enfilait celui qui lui plaisait et allait remettre l'autre à sa place, disant que ça ne lui plaisait pas. Elle veillait à ce que personne ne soit attentif à son manège. Elle commettait ces délits généralement seule, se sentant plus à l'aise.

Puis, comme elle avait changé d'orientation, dit-elle, et qu'elle fréquentait à l'époque les "Rockers", les produits de maquillage et les vêtements ne l'ont plus intéressée. Ses intérêts passent aux motos, vélomoteurs et voitures. Elle va donc cambrioler des garages et choisit quant aux motos des machines puissantes: Honda, Yamaha, etc... Elle ne suit pas précisément les "Rockers" avec lesquels elle commet ses délits mais au contraire se montre très active et choisit sa propre moto, disant: "C'est moi qui voulait conduire!" Elle parle avec enthousiasme d'un voyage qu'elle aurait fait en Italie sur sa propre moto volée et où elle n'a pas eu d'accident.

Indépendamment des motos, elle était arrivée à la conviction que voler de l'argent lui était plus utile que de voler des objets. Donc, elle va perfectionner sa technique de vol qu'elle explique ainsi: "Dans les grands magasins, quand les femmes passent à la caisse, qu'il y a beaucoup de monde, je m'approche et si la femme a ouvert son sac, je m'approche pour prendre un billet et partir avec un air détaché". Il lui est même arrivé de prendre deux billets de Fr. 100.- dans la caisse restée ouverte d'une caissière qui s'était absentée.

De plus, elle avait commis des cambriolages de cafés, parce que, dans la caisse, il reste toujours de la monnaie pour le lendemain, environ Fr. 200.- à 300.-, "qui me servaient d'argent de poche. De plus, je me servais également de boissons, de limonades", précise-t-elle.

Lorsque je lui demande pourquoi elle ne prenait pas de

boissons alcoolisées, elle dit qu'elle a beaucoup bu de vin blanc et qu'alors elle perd le contrôle d'elle-même, elle est terriblement agressive et elle peut "frapper à mort" n'importe qui. Elle a donc actuellement le dégoût de l'alcool qui désinhibe son agressivité. (formation réactionnelle).

Elle associe immédiatement la prise de drogue, et en particulier les injections d'opiacés qui, au contraire la calment et effacent toute manifestation agressive. "Avec l'héro, je restais comme un petit tas dans un coin".

Elle parle aussi de cambriolages de magasins de tabac où elle volait également la monnaie restée dans la caisse et des cartouches de cigarettes.

Elle dit avoir également attaqué des femmes dans la rue pour leur prendre leur sac à main mais cela n'est arrivé qu'une fois ou deux. Lorsque je lui demande si elle peut expliquer ces manifestations, elle dit: "Je n'ai jamais pu voler quelque chose à quelqu'un que je connais, par exemple: les sacs à main; j'ai arrêté parce que c'est arrivé à quelqu'un que je connais. Autrement, je pense que c'est une sorte de sport. Je pense que les caissières, ou les vendeuses, ou les propriétaires des tabacs et cafés n'ont qu'à surveiller et faire attention. Je me sens la plus forte puisque je peux leur prendre quelque chose.

Elle n'arrive pas à expliquer pourquoi elle a quitté le groupe des "Rockers" qui lui ont paru à un certain moment le groupe des plus forts. On pourrait émettre l'hypothèse que la violence des garçons de ce groupe coïncidant avec sa propre violence ressentie comme très dangereuse l'a effrayée. Actuellement, elle dit encore être très violente, ne craindre personne quant à la force physique mais n'utiliser sa force que pour punir ceux qui s'attaquent à plus faibles qu'eux, ou aux absents qui ne peuvent pas se défendre: elle est chef de bande dans l'institution et terrorise les filles par la menace de quelques paires de claques bien appliquées. Cependant, elle dit qu'elle préfère s'attaquer à des garçons qui sauront se défendre qu'aux filles qu'elle a peur d'écraser.

Quand je lui demande d'où vient d'après elle le fait qu'elle se sente à l'aise dans les bagarres, elle dit que le souvenir le plus douloureux pour elle est que, âgée de 7 ans, sa mère nourricière avait décidé que puisque sa propre mère qui

l'avait abandonnée à sa naissance, s'était mariée et avait un enfant, elle devait pouvoir s'occuper de sa fille. Béatrice fut donc placée chez sa vraie mère qui ne l'avait désirée à aucun moment, et lors des congés, c'est-à-dire le jeudi et dimanche, la liait sur son lit dans une chambre fermée, avec aucun jouet, pour ne pas être embarrassée par sa fille. La jeune fille raconte qu'elle avait trouvé le "truc" pour se débarrasser de ses liens et que son seul jouet était précisément ces liens. Elle dit qu'une fois, ayant lancé une ceinture en cuir au haut d'une armoire de la chambre, elle avait fait une sorte de pyramide avec quelques meubles de camping qui se trouvaient là pour récupérer la ceinture. La pyramide s'était écroulée et la jeune fille était tombée par terre et s'était fait très mal, mais elle n'avait jamais osé le dire à personne, de peur d'être punie.

A l'époque, elle avait peur des autres, mais quand elle a compris qu'elle était physiquement très forte, elle s'est plu alors à faire peur aux autres (identification à l'agresseur). Sa haine à l'égard de sa mère est très vive et elle refuse tout contact avec elle.

Par contre, elle dit s'entendre très bien avec un garçon un peu plus âgé qu'elle qui est actuellement indépendant mais qui a aussi commis quelques actes délictueux. Ensemble, ils ont décidé d'un commun accord de ne plus toucher à la drogue. Elle dit qu'effectivement, depuis juillet, elle n'a rien pris. Avec lui, lorsqu'il y a un point sur lequel ils ne sont pas d'accord, ils s'expliquent et se battent de temps en temps, par jeu, "pour le plaisir". Elle dit être assez satisfaite de son évolution, décidée à ne plus rien voler puisque maintenant, elle a un travail qui lui plaît dans une boulangerie. Elle dit que dans l'institution, elle fait ce qu'elle veut et que personne ne peut rien lui imposer.

L'évolution de Béatrice nous a paru très comparable à celle de plusieurs adolescentes que nous avons rencontrées dans le cadre de l'Institut de Médecine Légale. En effet, lors de la préadolescence, (soit vers 10 ans chez Béatrice), au début du désengagement à l'égard de la famille, l'enfant se tourne vers ses contemporains, désire se faire accepter et aimer, elle distribue donc des bonbons qu'elle a achetés avec la monnaie prise dans le porte-monnaie de sa mère nourricière puisqu'elle même est dépourvue d'argent. Elle s'identifie à la "bonne mère" qui est aimée parce qu'elle nourrit son enfant et répond à ses besoins.

L'attitude éducative de la mère semble alors avoir été positive: elle s'explique avec l'enfant sur son comportement et lui remet de l'argent de poche hebdomadaire, lui montrant qu'elle comprend son désir et qu'elle l'accepte. Les vols cessent, le désir inconscient étant réalisé, sa manifestation extérieure disparaît.

Trois ans plus tard, le processus évolutif se poursuivant, l'intégration au groupe de contemporains étant assurée, Béatrice désire s'éloigner concrètement de sa famille: elle prépare une fugue avec une camarade et va voler une lampe de poche dans un magasin à succursales multiples, lampe qu'elle avait les moyens de payer. Mais elle s'y prend de façon si maladroite qu'elle se fait arrêter aussitôt. On peut penser que la maladresse chez cette jeune fille intelligente est un appel à l'aide en direction de l'adulte. En effet, plastronner devant les copains, s'affirmer comme indépendante ne correspond pas à l'état intérieur de l'adolescente, encore dépendante affectivement et matériellement de sa famille, donc hésitante devant la réalisation de son désir. Par ce vol, elle se protège de l'indépendance qu'elle souhaite mais n'est pas encore à même d'assumer et elle ne perd pas la face devant ses camarades "puisque'elle allait partir mais qu'on l'a arrêtée". D'autre part, les reproches des parents nourriciers, contraints de payer les Fr. 50.- d'amende ont certainement dû soulager son sentiment de culpabilité provoqué par l'expression publique (et pas seulement fantasmé) de son désir de séparation et d'autonomie.

C'est à cette époque qu'apparurent ses règles, confirmation de son sexe, investissement augmenté de son corps de femme, désir de jouir des privilèges réservés jusqu'alors aux adultes, désir d'être vue et appréciée dans sa nouvelle condition, tout cela se concrétise dans le maquillage. Cependant, sa revendication semble n'avoir pas été comprise ou avoir été faite de façon si agressive qu'elle a été refusée. Cette agressivité peut être interprétée comme une réaction à la crainte oedipienne de l'interdit de la mère, interdit vécu comme: "Tu ne dois pas être comme moi pour ne pas séduire ton père qui est mon mari". La jeune fille se met donc à voler des cosmétiques: rouges à lèvres, vernis à ongles, faux-cils, fards à paupières... puis des vêtements pour mettre son corps en valeur, pour souligner sa transformation.

Les bénéfices obtenus n'ont-ils pas été suffisants? La réassurance attendue de l'extérieur et en particulier des garçons de son entourage a-t-elle été trop mince? Le père nourricier a-t-il été indifférent ou rejetant devant la métamorphose de la jeune fille? Nous ignorons la réponse à ces questions

puisque Béatrice n'a pas entrepris de traitement mais, "elle a changé d'orientation" dit-elle. Elle fréquente les "durs", les violents, les Rockers. Comme si, doutant de ses acquisitions, insatisfaite de son nouvel état, déçue des privilèges acquis, bien moindres, en réalité, que ceux fantasmés, elle recherche la force et la puissance chez ceux qui lui semblent les posséder. Elle renonce temporairement à sa féminité et à ses attributs: cosmétiques et vêtements ne l'intéressent plus. Par contre, elle se passionne pour les véhicules à moteur: motos et voitures. Les machines les plus puissantes la fascinent, elle bénéficie de l'aide des Rockers pour cambrioler des garages mais choisit elle-même le véhicule qu'elle désire conduire, dit-elle, symbole de puissance, de domination et d'admiration.

Du fait de son expérience et de son évolution, elle comprend que la satisfaction immédiate d'un désir par le vol d'un objet est limitée mais le vol d'argent permet la réalisation de plusieurs désirs qu'elle a dû différer: ainsi, on peut y voir un progrès dans le processus maturatif de l'adolescente.

Cependant, la violence, les comportements agressifs subsistent, qu'elle met en relation avec l'attitude de sa mère à son égard lorsqu'elle avait 7 ans mais qui, très probablement ont des racines bien plus anciennes, lors des visites puis des abandons répétés de la mère dans sa petite enfance. Il semble donc qu'on puisse interpréter l'agressivité comme une réponse à un manque d'amour, mais c'est une réponse ambivalente qui ne doit s'adresser qu'à un être sans visage, anonyme: les vendeuses, les caissières. Cependant cet être est sexué, il s'agit de femmes. Agression, revendication à la mère nourricière, toute-puissante des premières années dont l'imagen redoutée mais désirée est active encore et l'empêche actuellement de reprendre contact avec elle. Comme si la confrontation entre la mère primitive vécue comme terrifiante et la réalité d'une mère, femme comme sa fille, égale à elle, était redoutable et, par conséquent, impossible. Il ne s'agit donc pas d'indifférence et pas davantage d'une décision prise en connaissance de cause, mais d'une position irraisonnée et issue d'un conflit encore et toujours actif, bien que refoulé et circonscrit.

En effet, la jeune fille travaille actuellement de façon régulière et y trouve des satisfactions. D'autre part, elle a établi une relation satisfaisante avec un garçon un peu plus âgé qu'elle avec qui elle peut s'exprimer et échanger ses impressions,

ses sentiments même hostiles aussi bien verbalement que par des corps-à-corps sur le mode ludique. Elle reconnaît et accepte sa féminité, reconnue également par son ami auquel elle est fidèle.

Béatrice a cessé de voler, elle déclare n'en pas éprouver le désir puisqu'elle peut actuellement pourvoir à ses besoins de façon relativement autonome. Elle est actuellement une jeune adulte qui assume son identité définitivement conquise.

Nous n'aborderons pas ici les difficultés que pourrait éprouver plus tard la jeune femme devant le désir d'un enfant, la maternité et l'éventuelle relation avec son enfant.

Caroline
(vols: une bouteille de vin, un pain, un bracelet et une bague)

est une jeune fille de 15 ans et 1 mois jolie, intelligente et douée pour les langues, elle en parle et écrit déjà trois. Elle désire faire une carrière dans l'hôtellerie (demoiselle de réception) car elle se sent à l'aise dans ses relations avec autrui, elle est vive, active et c'est une possibilité pour découvrir le monde.

Issue d'une famille sans histoire, elle est le 3ème d'une fratrie de six. Elle n'est connue d'aucun service officiel et notre rencontre n'est pas due à des motifs professionnels. En bref, on peut considérer Caroline comme étant dans les limites de la normale.

Cependant, au cours d'entretiens tout à fait amicaux, elle nous dit un jour: "Au fait, savez-vous qu'à moi aussi, il m'arrive de voler et j'y ai grand plaisir. La première fois, c'était l'an dernier, nous étions en vacances en Italie tous les huit, dans un camping. Mon père m'a chargée d'aller acheter une bouteille de vin rouge et du pain pour le repas. Il m'a donné l'argent pour payer. Je suis allée à la boutique sans aucune idée préconçue mais il y avait beaucoup de monde dans le magasin, on était serré et les bouteilles de vin étaient tout près de moi.

J'en ai pris une, puis j'ai pris un pain et je suis ressortie du magasin. J'étais très fière de moi et très contente, j'avais pu "rouler" tout le monde: les clients autour de moi qui n'avaient rien vu, les vendeuses et mon père, parce que je ne lui ai rien dit et j'ai gardé l'argent pour moi. Ça représentait un exploit pour moi car une bouteille de vin et un pain, ça se

voit, c'est gros et j'étais en short, je ne pouvais pas les dissimuler. J'étais la plus forte!"

"Une autre fois, j'ai piqué une petite bague, elle était si jolie, elle me plaisait beaucoup et je la voulais tout de suite. J'aurais pu la payer car elle ne vaut pas Fr. 10.- mais au plaisir de la posséder s'ajoutait le plaisir du risque et de la victoire... Enfin, et c'est la dernière chose que j'ai piquée, un bracelet qui vaut Fr. 15.- et que je désirais vivement. Ça s'est passé comme pour la bague!"...

Et Caroline, de me montrer, dans un geste ambivalent de provocation (que vais-je dire? approbation ou désapprobation?) et de triomphe (saurais-je apprécier ses exploits?) la petite bague et le bracelet.

Il n'est probablement pas sans importance de remarquer que Caroline effectue ses trois vols hors de son milieu habituel de vie: d'abord en vacances en Italie, puis à Genève, alors qu'elle vient d'une autre région de Suisse.

Dans son village, les liens affectifs sont suffisamment forts et positifs pour qu'elle n'ait même pas l'idée de prendre quelque chose à quelqu'un. Dans une région étrangère, chargée de responsabilités, par son père en vacances, ou professionnelles à Genève, elle éprouve, inconsciemment un doute, une hésitation quant à sa capacité de s'assumer comme personne responsable, presque adulte. Ce doute, elle le projette sur l'extérieur, sur les autres qui pourraient croire qu'elle n'est pas capable. Elle relève donc le défi posé par elle-même et par le vol réussi, elle se sent la plus forte, elle s'est administrée ainsi qu'à son père (ou plutôt à l'imgo paternelle) et aux autres la preuve de sa valeur et de sa capacité. D'où le sentiment momentané de triomphe, mais le doute subsiste ainsi que le besoin de réassurance.

Lorsqu'elle vole à Genève, il s'agit de "bijoux". Une nuance s'ajoute donc au besoin de se prouver et de prouver aux autres qu'elle peut, qu'elle est capable, c'est le désir d'être jolie, d'être appréciée comme femme, mais ce désir est également entaché de doute, il est donc nécessaire pour Caroline de s'orner, de se mettre en valeur par de la bimboloterie un peu tape-à-l'oeil.

Quant à l'exhibition de ses objets volés devant l'adulte, n'est-ce pas un appel, une demande d'aide dans l'angoisse de ne pas encore s'être trouvée, d'être à la recherche de soi-même, de

se noyer dans les doutes, les hésitations, dans la dépression de devoir renoncer au statut de petit enfant protégé et valorisé par les parents pour accéder à un statut encore inconnu et qui peut paraître trop lourd de charges et de responsabilités qui effraient l'adolescente encore fragile. Caroline n'avait pas "d'ami" mais une bande de copains dont aucun n'était privilégié, c'était donc à elle-même d'abord puis aux autres en général, qu'elle devait prouver qu'elle était femme et prise au sérieux en tant que telle.

Discussion

L'opinion est communément répandue et publiée par certains auteurs que "Le vol est le mode de délinquance du garçon, sans doute, les filles sont capables de voler... Plus tard la délinquance des filles a une autre forme (prostitution)... On voit la progression des infractions contre les biens chez les garçons, beaucoup moins marquées chez les filles. Ainsi qu'il est normal, le vol est 13 fois moins important chez la fille que chez le garçon au cours de l'année 1966" (21) (G. Heuyer). Cependant nous pensons qu'actuellement le vol est aussi fréquent chez l'adolescente que chez l'adolescent. Le vol est moins tapageur chez la fille, il ne s'agit pas en général de véhicules à moteur par exemple, facilement repérables par la police, rendue attentive par la plainte d'un particulier, mais de vols à l'étagère dans les grands magasins, vols de vêtements, de produits de toilette ou de bijoux de pacotille donc moins remarquables et moins coûteux et par conséquent, échappant aux statistiques officielles.

En fait, l'adolescence, époque des grands remaniements et des grands bouleversements tant biologiques que psycho-affectifs, est traversée aussi bien par les filles que par les garçons à la recherche de leur identité respective. Les incidents de parcours, tels le vol, par exemple, sont réalisés par les adolescents des deux sexes. L'ignorer ou le négliger nous paraît dangereux dans la mesure où l'acte est le signe d'un malaise, d'un appel à l'aide qui doit être entendu. Cependant, avec (8) Debuyst et Joos, nous pouvons dire: "De tels actes se situent fort bien dans le cadre de la normalité, tout comme s'y insère également les actes manqués

ou les actes symptomatiques que (16) Freud a décrits dans sa "Psychopathologie de la vie quotidienne" et qui sont susceptibles de survenir au cours de la vie de chacun de nous".

(22) E. Kestenberg précise cette affirmation: "En d'autres termes, tous les symptômes dont fait preuve l'adolescent, tous les comportements souvent étranges qui sont les siens ne doivent pas être pris à la lettre, mais bien plutôt être interprétés comme autant de positions momentanément utiles pour répondre à l'anxiété qui les sous-tend".

C'est pourquoi, au cours de notre recherche, nous n'avons pas rencontré de jeunes filles dont les vols seraient non symptomatiques, non symboliques et non pathologiques, mais agis dans le réel, dans l'organisation lucrative d'un trafic de drogue, par exemple, comme on peut le constater chez l'adulte; l'angoisse est trop vive, les mécanismes de défense, tel le refoulement, pas suffisamment solides. En effet, à travers les modifications de son corps qui devient un corps adulte capable d'exercer sa fonction sexuelle, l'adolescente comme l'adolescent doit se distancer, en les revivant, des conflits infantiles, fantasmatiques qui la liaient à ses parents et, en particulier, à sa mère. Poussée par la recherche de sa propre identité, l'adolescente traverse des périodes difficiles qui la laissent déprimée, anxieuse et elle-même dévalorisée. C'est pourquoi elle peut essayer de se rassurer par des objets acquis par cadeaux, achats ou vols. Ce que (15) Freud a exprimé par: "Tout ce qu'on possède ou qu'on atteint, tout reste du sentiment primitif d'omnipotence que l'expérience a confirmé, contribue à augmenter le sentiment d'estime de soi".

Nous considérons donc le symptôme-vol comme révélateur de trois phases différentes de développement chez l'adolescente de 14 à 18 ans.

D'abord, les vols d'argent qui expriment une revendication primitive, un désir de communication non élaborée, une recherche archaïque d'identité: "L'enfant frustré, au lieu d'aimer les parents, les hait et se les représente comme des figures agressives. L'identification socialisante ne se fait pas ou se fait mal; l'enfant ne peut s'identifier à un bon parent dont il a une expérience insuffisante, et qu'il n'aime pas; il s'identifie, au contraire, à l'image du mauvais parent qu'il hait et se représente comme un agresseur. Ainsi les valeurs morales ne sont pas

incorporées; au contraire, sont renforcés les besoins instinctifs primaires et les valeurs connexes" dit (29) P. Lagache.

La haine ressentie et agie est donc sans rapport avec le besoin d'acquiescer ou de se valoriser, mais plutôt de détruire, d'anéantir l'image toute-puissante et foncièrement frustrante des Parents confondus et abhorrés. C'est une lutte contre la dépression mortelle et le sentiment d'impuissance totale: "L'autre est Tout, peut tout, je ne suis rien, je ne peux rien!" Tout et rien sont inextricablement mêlés, indissociables, illimités car, lors du vol, la dépression devient triomphe: "Je suis Tout", l'impuissance se transforme en toute-puissance: "Je peux tout!" La répétition s'installe, le circuit est fermé, L'adolescente ne pourra trouver seule, l'issue vers des mécanismes de défense plus nuancés, plus évolués donc plus satisfaisants. A ce niveau-là (phase orale), il en est de même pour le vol de vêtements qui n'a pas pour but la mise en valeur d'un corps déjà identifié mais qui représente une tentative de se donner une enveloppe, une limite entre intérieur et extérieur, entre soi et l'autre. C'est un essai de défusion pour trouver une différence entre imaginaire et réel. (cas Adélaïde)

Ensuite, nous avons distingué une deuxième phase dans l'évolution de l'adolescente où la revendication phallique sous-tend des vols divers tels argent, cyclo-moteurs, motos et voitures, vols de type plutôt "masculin" qui caractérisent la période d'ambivalence sexuelle, le refus de s'identifier à la Mère-femme méprisée, dépossédée de sa puissance au bénéfice du Père-Homme auquel l'adolescente tente de s'identifier. (cas de Béatrice)

Enfin, une troisième phase où les vols de produits dits "de beauté", de bijoux de vêtements (parure) correspondent à la reviviscence du conflit oedipien, par identification à la femme, épouse du père, pour être femme soi-même, appréciée et rassurée sur elle-même par la confirmation de son identité dans le désir de l'autre. (cas de Caroline)

Ce n'est donc pas le fait du hasard que l'adolescente dérobe surtout des objets vestimentaires, de toilettes, des bijoux (plutôt que des voitures) car, comme le dit (6) P. Blos: "L'attitude critique de l'adolescent à l'égard de l'un des deux parents trahit l'influence oedipienne: pour la fille, c'est le plus souvent la mère qui redevient la cible de ses reproches et accusations. Fort souvent, la fille est convaincue qu'elle com-

prend mieux son père que ne le fait sa mère". Et elle voudrait aussi en être comprise et voir briller dans son regard la nuance d'admiration qui la rassurerait quant au choix et à la recherche de son identité. Malheureusement mais trop fréquemment "le père de l'adolescent d'aujourd'hui, entraîné dans l'écroulement des valeurs et des institutions et se sentant impuissant à maîtriser le monde nouveau qui naît sous ses yeux, a perdu en grande partie sa confiance en soi, d'où cette impression de démission à tous les niveaux perçue par l'observateur" (28) G. Mendel; en conséquence, ce père n'est plus disponible pour soutenir la recherche de sa fille et lui offrir son appui, elle peut dans son "amour déçu", augmenter ses vols pour le contraindre à lui porter attention et support. Il y a là un appel à l'aide, une recherche de dialogue avec l'adulte qui, si le père est défaillant, et qu'elle ne trouve pas d'interlocuteur, peut conduire la jeune fille devant le juge, substitut du père symbolique.

D'autre part, l'adolescente peut également se sentir coupable de son désir sexuel et du désir qu'elle éveille chez l'autre, désirs qu'elle est devenue physiologiquement apte à vivre dans la réalité, alors que la petite fille de la période oedipienne était limitée au plan des fantasmes. Le vol et le fait "d'être prise", d'être jugée peuvent, dans ce sens représenter un essai de soulagement de la culpabilité oedipienne et la confirmation sociale, en la personne du juge, de l'interdiction de l'inceste.

Ce dernier type de vol, plus fréquent que les autres, correspond à un registre de maturité proche, il est moins inquiétant que les deux premiers types que nous avons évoqués. Ceux-là impliquent un retard affectif qui se comblera ou non dans l'avenir.

En définitive, il est délicat de préciser chez l'adolescente, si le symptôme-vol est le signe de perturbations anciennes qui vont se fixer et autour desquelles la personnalité va s'organiser sans pouvoir les dépasser ou s'il s'intègre dans le processus normal de redéfinition de soi et du monde à travers la relation à autrui.

Orientations thérapeutiques et rôle du médecin dans les procédures judiciaires

Il est évident, selon ce qui précède et, en général, que toute indication thérapeutique doit être individualisée. C'est ainsi qu'il faut offrir à l'adolescente, la possibilité d'exprimer ses préoccupations, ses doutes, ses désirs et en particulier, une tendance à voler, sans dramatiser. L'évaluation du déroulement du processus normal de l'adolescence ou, au contraire, sa fixation pathologique est délicate mais pas spécifique aux adolescentes qui volent. Cependant, c'est de cette évaluation que découle l'attitude thérapeutique. Aider c'est parfois ne pas intervenir, d'autres fois, c'est prendre des mesures. L'adolescente qui vole peut être psychotique ou déprimée ou névrosée. Il faut donc envisager les traitements de la psychose, de la névrose, etc... La psychothérapie de l'adolescente qui vole présente les mêmes modalités que toute psychothérapie d'adolescent et parfois, il suffit d'un ou deux entretiens pour que le symptôme-vol disparaisse, le conflit étant mieux assumé parce que partagé, verbalisé.

Nous insisterons donc sur l'importance de la communication, d'une ouverture sur le dialogue qui permet l'élaboration des émotions et des affects et leur intégration dans une relation positive.

Il est évident que si le milieu familial est gravement conflictuel ou inexistant, l'aide apportée à la jeune fille peut être également de type social: placement dans une famille, dans une institution ou, suivant l'âge dans un studio indépendant accompagné d'assistances sociale, pédagogique ou professionnelle diverses. Avec d'autres milieux familiaux, une thérapie de famille peut être entreprise.

Quant à la prévention, nous ne ferons que souligner l'importance de la relation mère-enfant, puis père-mère-enfant dans les premiers mois de la vie, une organisation familiale stable et diversifiée, la socialisation et la communication.

Lorsque le médecin est mandaté dans les procédures judiciaires, il s'ajoute à sa vocation thérapeutique, le rôle de conseiller du juge d'abord, puis des travailleurs sociaux et éducateurs à qui seront confiés les jeunes adolescentes délinquantes. S'il est appelé à communiquer son évaluation au juge,

il proposera simultanément des mesures thérapeutiques appropriées.

Auprès de la jeune fille, son rôle de soutien est, le plus souvent, bien accepté dans le désarroi que soulèvent la procédure, les interrogatoires à la police, les comparutions devant le juge, éventuellement l'emprisonnement. Mais, quand la situation se stabilise, qu'un calme apparent renaît, le médecin est vécu comme le complice de l'autorité judiciaire; il devient un personnage ambigu participant à la toute-puissance attribuée au juge, bienveillant mais dont il faut se méfier, qu'on peut utiliser mais dont il faut se distancer le plus rapidement possible en "l'oubliant".

Dans le cas d'arriération affective majeure, le double rôle thérapeutique et judiciaire ne constitue pas un obstacle important dans la mesure où une certaine aide peut être apportée à la jeune patiente. La confusion des images rend, de toutes façons, la prise en charge psycho-sociale difficile et impose des approches diversifiées, directives, visant à l'efficacité dans le concret.

Par contre, dans les cas d'adolescentes ayant commis des vols dans le cours normal d'une évolution oedipienne, le rôle du médecin mandaté dans la procédure judiciaire rend difficile sinon impossible, la prise en charge psychothérapique de l'adolescente qui a volé et probablement de tout adolescent ayant commis un délit, à ce niveau de son développement. Il est donc souhaitable que ce soit un thérapeute, non engagé dans la procédure, qui entreprenne le traitement.

Résumé

Nous avons décrit 10 cas d'adolescentes âgées de 14 à 18 ans qui ont commis des vols. Après une étude clinique, il nous est apparu que les vols de l'adolescente pouvaient être interprétés dans le cadre de trois phases successives du développement de la personnalité:

- 1) phase orale de fusion: le vol donne le sentiment d'exister dans la recherche d'une identité primitive;
- 2) phase de revendication phallique: le vol constitue une affirmation de soi dans une période d'ambivalence sexuelle;

- 3) phase oedipienne proche de la normale: le vol n'est qu'un moment dans le développement d'une féminité confirmée.

Il nous semble important d'individualiser l'approche thérapeutique du symptôme-vol en particulier, en tenant compte de ces trois phases.

Lorsque le médecin-thérapeute est, en même temps, chargé d'une mission judiciaire, il s'intégrera sans difficulté dans une équipe socio-éducative quand il s'agit de jeunes patientes présentant un état d'arriération affective sévère. Par contre, le médecin-expert devra éviter la prise en charge thérapeutique d'adolescentes dont les vols s'inscrivent dans une perspective oedipienne normale et transmettre, cas échéant, le traitement à un thérapeute non engagé dans la procédure judiciaire.

* * * * *

B I B L I O G R A P H I E

1. DE AJURIAGUERRA J. - Manuel de psychiatrie de l'enfant, Paris, Masson, 1970.
2. BAIER E. - Le vol de vélomoteurs, infraction caractéristique des enfants de moins de 15 ans, Protection de la Jeunesse, Genève, janvier 1976.
3. BERGE A. - Libéralisme éducatif et délinquance juvénile, Revue de neuropsychiatrie infantile, 1968, 16, 315-322.
4. BERGER R. - L'enfant voleur (en marge des art. 82 et ss. du CPS), Revue pénale suisse, 73ème année, 1958, 155-164.
5. BERNHEIM J. - L'adolescent, l'autorité, le médecin, Revue de médecine psychosomatique, Soleure, 1971, 2-3, 3, 11-119.
6. BLOS P. - Les adolescents, essai de psychanalyse, Paris, Stock, 1971
7. CLIMENT C.E., ROLLINS A., ERVIN F.R. and Robert Plutchik - Epidemiological studies of women prisoners, medical and psychiatric variables related to violent behavior, American Journal of psychiatry, september 1973, 130:9, 985-990.
8. DEBUYST Chr. et JOOS J. - L'enfant et l'adolescent voleurs, Bruxelles, Edition Dessart, 1971.
9. DEUTSCH H. - La psychologie des femmes, Enfance et Adolescence, Paris, P.U.F., 1969.
10. ELDER P.D. - House for ex-borstal girls, an exploratory project, The British Journal of Criminology, October 1972, 357-374.
11. FELICE M. and OFFORT D.R. - Three developmental pathways to delinquency, The British Journal of Criminology, October 1972, 375-389.
12. FINE R.H., FISHMAN J.J. - Institutionalized Girl Delinquents, Diseases of the Nervous System, January 1968, 29, 17-27
13. FREUD A. - Le Moi et les mécanismes de défense, Paris, P.U.F., 1967.
14. FREUD S. - Trois essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, 1962.
15. FREUD S. - La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 1969.

16. FREUD S. - Psychopathologie de la vie quotidienne, Paris, Payot No 97, 1967.
17. GILBERT J. - Delinquent (approved school) and Non-delinquent (Secondary-Modern School) Girls, The British Journal of Criminology, October 1972, 350-355.
18. GRAY M.R. - Parental Affection and Juvenile Delinquency in Girls, The British Journal of Criminology, January, 1972, 55-73.
19. HAUSER T., SHAPIRO L. - Differentiation of Adolescent Self-Images, Archives of General Psychiatry, July 1973, 29.
20. HERSKO M. - Community Therapy in an Institution for delinquents Girls, Federal Probation, 1964, 28:2, 41-46
21. HEUYER G. - La délinquance juvénile, Paris, P.U.F., 1969.
22. KESTEMBERG E. - L'identité et l'identification chez les adolescents, La psychiatrie de l'enfant, 1962, 5:2, 442-518.
23. LAGACHE D. - La psycho-criminogénèse, Revue française de Psychanalyse, 1951, 15, 103-129.
24. LAUZEL J-P. - L'enfant voleur, Paris, P.U.F., 1966.
25. LEBOVICI S. - Les sentiments de culpabilité chez l'enfant et chez l'adulte, Paris, Hachette, 1971.
26. LUKIANOWICZ N. - Juvenile Offenders, A study of 50 remand Home and Training School Girls in Northern Ireland, Acta Psychiat. Scan. 1972, 48, 405-422.
27. MELVYN C. - Vols et larcins chez l'enfant et l'adolescent, Rapport fait dans le cadre de la Commission "Vols dans les grands magasins" de la Protection de la Jeunesse, Genève, décembre 1973.
28. MENDEL G. - La crise de générations, Etude socio-psychanalytique, Lausanne, Payot, 1969.
29. D.M.S. - Rapport d'un symposium sur " Les grands problèmes de la délinquance juvénile" réuni par le bureau régional de l'Europe, Bratislava, 27-31 août 1973.
30. PALMAI G., STOREY and BRISCOE P.B. - Social Class and the Young Offender, The British Journal of Psychiatry, October 1967, 113, 1073-1082.
31. RATCHLIFF T.A. - Causative Factors in Juvenile Delinquency, British medical association, London, 1969.
32. ROBERT C.N. - Le vol des mineurs dans les grands magasins, Revue de droit pénal et de criminology, Bruxelles, 1972-1973, 5, 473-498.

33. SINCLAIR I.A.C., CLARKE R.V.G. - Acting-out Behaviour and its Significance for the Residential Treatment of Delinquents, J. Child Psychology and Psychiatry and allied disciplines, 1973, 14, 283-291.
34. TOMKIEWICZ S. et ZEILER B. - Jeunes délinquants et répression, Autrement, 1975, 1.
35. ZEILLER B. - Les conduites dites délinquantes chez l'adolescente, Centre International de l'enfance, club international de pédiatrie sociale, Paris, décembre 1975.

